

tations aussi grandes que celles de l'incendie. Aussi tous ces asiles ne tardèrent pas à être violés par une soldatesque insolente ; ceux qui avoient chez eux des officiers purent un instant concevoir la pensée d'échapper au malheur commun : vaine illusion ! Le feu s'avancant progressivement, détruisit bientôt toutes leurs espérances.

Ce fut vers le soir que Napoléon, ne se croyant plus en sûreté dans une ville dont la ruine paroissoit inévitable, abandonna le Kremlin, et fut avec sa suite s'établir au château de Peterskoé. En le voyant passer, je ne pus regarder sans frémir le chef d'une expédition barbare, qui, pour se dérober aux justes cris de l'indignation publique, recherchoit sur son passage les lieux les plus ténébreux. C'étoit en vain : de tous côtés les flammes sembloient le poursuivre, et volant sur sa tête coupable, me rappelèrent les torches des Euménides poursuivant les criminels dévoués aux furies.

Les généraux reçurent aussi l'ordre de sortir de Moskou. Alors la licence devint effrénée ; les troupes n'étant plus retenues par la crainte qu'inspire toujours la présence des chefs, se livrèrent à tous les excès imaginables : aucune retraite ne fut assez sûre, pour se préserver de leurs recherches avides. Mais rien ne devoit autant exciter la cupidité, comme l'église de Saint-Michel, destinée à la sépulture des premiers empereurs de Russie. Une fausse tradition faisoit croire qu'il s'y trouvoit des richesses immenses. Dans cette croyance, des soldats pénétrèrent dans l'église, et, tenant en main des flambeaux, descendirent dans de vastes souterrains pour troubler la paix et le silence des tombeaux. Au lieu de trésors, ils ne trouvèrent que des cercueils en pierre, couverts de velours rouge et de très-minces plaques en argent, sur lesquelles on lisoit les noms des czars, le jour de leur naissance et celui de leur décès. Mécontents de voir leurs espérances trompées, ils fouillèrent les cercueils, profanèrent la cendre des morts, et arrachèrent les offrandes consacrées par la piété, moins précieuses par elles-mêmes que par les sentimens dont elles sont le gage.

A tous les excès de l'avarice se mêlèrent toutes les dépravations de la débauche ; ni la noblesse du sang, ni la candeur du jeune âge, ni les larmes de la beauté ne purent être respectées : licence cruelle, mais inévitable dans une guerre monstrueuse, où